

Dossier pédagogique proposé par Catherine Masson, Wellesley College

George Sand – Gustave Flaubert, Echanges Epistolaires

Catherine Masson

Personnages

George Sand (1804-1876) et Gustave Flaubert (1821-1880)

Décor

Du côté de Nohant, bureau de Sand, côté jardin¹
Au centre un canapé devant une bibliothèque
Du côté de Croisset, bureau de Flaubert, côté cour

A l'occasion du bicentenaire George Sand
Automne 2004

© catherine masson

¹ Pour le spectateur, le côté jardin est à gauche et le côté cour est à droite.

Dossier pour préparer le spectacle Sand-Flaubert

- I. Biographie de George Sand suivie de : « La rencontre Flaubert-Sand »
- II. Résumé du spectacle
- III. Sujets évoqués par Sand et Flaubert qui peuvent être présentés et discutés avec les étudiants à l'aide d'extraits du spectacle :

- La vie littéraire à Paris au XIXe siècle : les « dîners Magny »
- L'écriture, la place de l'auteur dans ses écrits
- L'hystérie, le masculin et le féminin
- Le théâtre et les acteurs
- La guerre de 1870 et la Commune de Paris
- Le mariage
- La publication et la postérité
- Dernières lettres

Ces sujets sont présentés sur des fiches séparées permettant ainsi aux enseignants de n'exploiter que les sujets qui leur semblent appropriés pour leurs étudiants.

- IV. « Histoire de France pendant la vie de George Sand (1804-1876) »

Liste de sites internet où les étudiants peuvent trouver des informations sur George Sand et sur Gustave Flaubert :

- www.george-sand.info avec lien au site Les amis de George Sand et à celui de la BNF (Bibliothèque Nationale de France).
- www.amisdegeorge-sand.info
- www.disls.ualr.edu/gsand
- www.univ-rouen.fr/flaubert
- www.flaubert.info
- <http://perso.wanadoo.fr/jb.guinot/pages/croisset.html>

A l'occasion du bicentenaire George Sand :

George Sand – Gustave Flaubert, Échanges Épistolaires

George Sand (1804-1876) est née Aurore Dupin d'un père de descendance aristocratique et d'une mère issue du peuple. Sa grand-mère, influencée par Rousseau, l'élève à Nohant dans le Berry. Elle l'envoie, de l'âge de 13 ans à l'âge de 17 ans, dans un couvent ; l'influence de cette période marquée par le mysticisme donne naissance au personnage imaginaire de Corambé. Après la mort de sa grand-mère, elle fuit l'autorité de sa mère en se mariant ; elle devient la baronne Dudevant. Après avoir eu deux enfants, insatisfaite par sa vie de couple, elle aspire à plus d'indépendance. Elle quitte Nohant pour Paris avec le jeune poète Jules Sandeau ; ils écrivent ensemble *Rose et Blanche* (1831). Elle prend comme nom de plume George Sand, affirmant ainsi son indépendance d'écrivain et de femme voulant subvenir à ses besoins par ses écrits. Son premier roman, *Indiana* (1832), la consacre comme grand écrivain ; le génie l'emporte sur le scandale. Suivront *Valentine* (1832) et *Lélia* (1833). Bien que ne se déclarant pas ouvertement féministe, elle donne dans ses œuvres la voix à des femmes de tous milieux sociaux. De nombreux romans mettent en scène les paysans du Berry auxquels elle est très attachée (*La Mare au diable*, 1846 ; *La Petite Fadette*, 1848). George Sand nous a laissé une œuvre grandiose, reflet de ses convictions politiques, sociales et artistiques. Une œuvre autobiographique, *Histoire de ma Vie* (1854) que complètent une immense *Correspondance*, des *Agendas* et des récits de voyages. Une œuvre romanesque au sommet de laquelle se placent le récit initiatique *Consuelo* et sa suite *La Comtesse de Rudolstadt* (1842-1844). Une œuvre théâtrale rassemblant plus d'une trentaine de pièces dont vingt furent représentées à Paris de son vivant. George Sand est aussi connue pour ses écrits politiques et sur l'art qui parurent dans des journaux et furent rassemblés dans différents ouvrages.

La rencontre Flaubert-Sand

George Sand et Gustave Flaubert (1821-1880) se rencontrent pour la première fois au théâtre de l'Odéon à Paris en 1857 ; elle a 53 ans, il en a 36. Flaubert vient de publier *Mme Bovary*. Sand, romancière déjà reconnue, défend l'œuvre. En 1863, elle publie à nouveau un article pour louer *Salammbô*. La correspondance entre ces deux écrivains ne commence réellement qu'à la suite de la « Lettre sur *Salammbô* ». Ce sont ces rencontres réelles et épistolaires que ce spectacle fait revivre. Sand et Flaubert, tous deux en prise avec leur temps, bien que de façon différente, ne cessent de partager leurs émotions au quotidien et leurs convictions littéraires.

Catherine Masson

Résumé du spectacle

Le spectacle commence en 1852, George Sand et Gustave Flaubert ne se sont pas encore rencontrés. Dans une lettre du 16 janvier 1852, Flaubert explique à Louise Colet², sa maîtresse, de ne pas écrire comme George Sand : « Dans George Sand, on sent les fleurs blanches ; cela suinte, et l'idée coule entre les mots, comme entre des cuisses sans muscles. C'est avec la tête qu'on écrit. Si le cœur le chauffe, tant mieux, mais il ne faut pas le dire. » Ils se rencontrent pour la première fois au théâtre de l'Odéon à Paris en 1857 ; elle a 53 ans, il en a 36. Flaubert vient de publier *Mme Bovary*. Bien qu'il ne semble pas apprécier les écrits de Sand, il lui envoie un exemplaire dédié de son roman. Sand, romancière déjà reconnue, défend *Mme Bovary* dans *Le Courrier de Paris* du 2 septembre 1857 : « On s'est alarmé à tort, suivant nous, de la moralité de l'œuvre. Tout au contraire, le livre nous a paru utile, et tous, en famille, nous avons jugé que la lecture en était bonne pour les innombrables Mme Bovary en herbe que des circonstances analogues font germer en province [...] La leçon sera-t-elle aussi utile aux maris imbéciles, aux amants frivoles, aux bourgeois prétentieux, à toutes les caricatures provinciales si hardiment dessinées par M. Flaubert ? Hélas non ! Madame Bovary est seule intelligente au milieu de cette réunion de crétins³.... »

En 1863, elle publie à nouveau un article pour louer le roman suivant de Flaubert *Salammbô* qui est attaqué par la critique. « La forme de Flaubert est aussi belle, aussi frappante, aussi concise, aussi grandiose dans sa prose française que n'importe quels beaux vers connus en quelque langue que ce soit. Son imagination est aussi féconde, sa peinture est aussi terrible que celle du Dante. » écrit-elle dans sa « Lettre sur *Salammbô* ». La correspondance entre ces deux écrivains ne commence réellement qu'à la suite de cet article paru dans *La Presse* du 27 janvier 1863.

Dans leur correspondance, ils se confient leurs moments de bonheur et de détresse. La mort d'amis ou de proches renforcent les liens d'amitié que l'on voit naître progressivement entre ces deux grands écrivains. Ce sont deux personnalités entières qui se livrent dans un face à face resté le plus souvent épistolaire malgré quelques rencontres à Paris (au théâtre, lors des fameux « dîners Magny », etc.), à Croisset ou à Nohant. Ce spectacle nous permet de mettre en scène « l'ours » Flaubert face à la « bénisseuse » George Sand et de faire entendre deux voix du XIXe siècle.

Bien que Flaubert continue à émettre des opinions négatives sur des œuvres de Sand qu'il trouve trop doctrinaires, il finit par apprécier son adaptation du roman *Le Marquis de Villemer* qui est joué à l'Odéon le 29 février 1864.

En 1865, Flaubert travaille à son prochain roman qui sera intitulé *L'Éducation sentimentale*. Sand a quitté Nohant ; elle vit à présent à une heure de Paris, à Palaiseau avec Manceau⁴.

En 1866, Sand va rendre visite à Flaubert chez lui à Croisset, près de Rouen. Elle y rencontre sa mère et sa nièce qui sont séduites par Sand. Flaubert écrit à une amie : « Mon illustre amie Mme Sand a quitté Croisset. On n'est pas meilleure femme, plus bon enfant, et moins bas-

² Louise Colet, née à Aix-en-Provence en 1810, a beaucoup écrit. Elle a été la maîtresse de Musset et ensuite de Flaubert.

³ Idiots, imbéciles.

⁴ Manceau, un excellent graveur, ami du fils de George Sand, était venu s'installer à Nohant en 1849. Il devient le secrétaire, l'ami et le compagnon de Sand. Manceau meurt en 1865, un an après leur arrivée à Palaiseau à l'âge de 48 ans.

bleu. Elle travaillait toute la journée, et le soir nous bavardions comme des pies jusqu'à trois heures du matin. Quoi qu'elle soit un peu trop bienveillante et bénisseuse, elle a des aperçus de très fin bon sens, pourvu qu'elle n'enfourche pas son dada socialiste. Très réservée en ce qui la concerne, elle parle volontiers des hommes de 48⁵ et appuie volontiers sur leur bonne volonté plus que sur leur intelligence. »

En novembre 1869, le roman de Flaubert, *L'Éducation sentimentale* est fortement dénigré par les journaux. Sand accepte d'écrire un article pour défendre Flaubert. Ils ont pourtant deux conceptions très différentes de l'écriture, de la place de la littérature dans la vie d'un auteur et de la postérité.

Le 1^{er} septembre 1870, l'armée française est écrasée à Sedan. Napoléon III est emmené en Allemagne. Le 4 septembre, la Troisième République est proclamée à Paris.

Le 18 mars 1871, c'est l'insurrection de la commune de Paris. Le gouvernement Thiers se réfugie à Versailles.

George Sand et Gustave Flaubert sont révoltés par cette guerre et ceux qui la souhaitent. Ils sont écœurés par les violences de la Commune.

De Croisset, dans la nuit du 6 au 7 avril 1872, Flaubert écrit à Sand que sa mère est morte. De Nohant, le 9 avril 1872, elle lui répond : « Je suis avec toi toute la journée et le soir, et à tout instant, mon pauvre cher ami. [...] Enfin mon pauvre enfant, je ne puis que t'ouvrir un cœur maternel qui ne te remplacera rien, mais qui souffre avec le tien et bien vivement à chacun de tes désastres ».

De Croisset en août 1875, Flaubert annonce à Sand qu'il est ruiné et qu'il ne sait faire qu'une chose : écrire. Sand envisage d'acheter Croisset pour l'aider.

En mars 1876, Sand écrit sa dernière lettre à Flaubert, elle y parle de Zola. Elle mentionne des souffrances causées par des crampes d'estomac. C'est la femme de Maurice Sand, Lina qui donnera des nouvelles de George Sand à Flaubert. Elle n'a sans doute jamais lu la dernière lettre qu'il lui a écrite le 29 mai 1876 ; il y mentionne l'écriture d'un conte qu'il a l'intention d'écrire :

« Vous verrez que par mon *Histoire d'un cœur simple*, où vous reconnaîtrez votre influence immédiate, que je ne suis pas si entêté que vous le croyez. Je crois que la tendance morale, ou plutôt le dessous humain de cette petite œuvre vous sera agréable !

Adieu, chère bon maître. Amitiés aux vôtres.

Je vous embrasse bien tendrement.

Votre vieux Gustave Flaubert. »

George Sand meurt le 8 juin 1876 à 9 heures du matin.

Flaubert confie à Maurice Sand : « Il m'a semblé que j'enterrais ma mère une seconde fois. » Il écrira à une amie : « Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie. »

⁵ George Sand a participé à la révolution de 1848. Elle a même fait partie du gouvernement provisoire. Les hommes de 1848 sont Louis Blanc, Ledru-Rollin et tous les amis socialistes de Sand.

La vie littéraire à Paris au XIXe siècle : les « dîners Magny »

Le restaurant Magny avait ouvert ses portes en 1842 au No 3 de la rue Contrescarpe-Dauphine, aujourd'hui rue Mazet dans le sixième arrondissement de Paris. « A l'origine de la fondation du Repas Magny on trouve le Dr François Veyne qui soigne écrivains et artistes. A l'automne 1862 il propose à son client et ami Sainte-Beuve d'organiser des soirées afin d'arracher à un état dépressif (...) le dessinateur Paul Gavarni. » (Alquier, 33)

George Sand connaissait bien le patron Magny et venait dîner au restaurant. Comme elle le mentionne dans sa correspondance et dans ses agendas, elle avait attendu trois ans avant d'accepter l'invitation de ses collègues masculins. Elle fut la seule femme à participer à ses fameux dîners où l'on parle de littérature, de religion, de politique, d'expériences amoureuses et sexuelles, etc.

Dans une lettre du 12 février 1866 à son fils, George Sand évoque son premier soir chez Magny :

« J'ai dîné aujourd'hui pour la première fois chez Magny avec mes *petits camarades*, le dîner mensuel fondé par Sainte-Beuve. Il y avait Gautier, [le critique] Saint-Victor, Flaubert et son très grand ami Bouilhet, Sainte-Beuve, Berthelot, le fameux chimiste et les Goncourt. Taine et Renan n'y étaient pas, nous n'étions que 12. J'ai été reçue à bras ouverts. Il y a trois ans qu'on m'invite. Je me suis décidée aujourd'hui à y aller *seule*, ce qui tranche la question. Je ne voulais être amenée par personne. Ils ont tous beaucoup d'esprit, mais du paradoxe et de l'amour-propre excepté Berthelot et Flaubert qui ne parlent pas d'eux-mêmes. »

Dans son agenda, elle ajoute :

« Ils ont été très brillants, sauf le grand savant Berthelot qui seul a été, je crois, raisonnable. Gautier, toujours éblouissant et paradoxal ; Saint-Victor charmant et distingué ; Flaubert, passionné, est plus sympathique à moi que les autres. Pourquoi ? Je ne sais pas encore. Les Goncourt, trop d'aplomb, surtout le jeune qui a beaucoup d'esprit, mais qui tient trop tête à ses grands oncles. Le plus fort en paroles et en grand sens avec autant d'esprit que qui que ce soit, est encore *l'oncle Beuve* comme on l'appelle là (...) On paye dix francs par tête ; le dîner est médiocre. On fume beaucoup ; on parle en criant à tue-tête, et chacun s'en va quand il veut ».

Voici le compte-rendu que les Goncourt font de cette soirée :

« Mme Sand vient aujourd'hui dîner chez Magny. Elle est là, à côté de moi, avec sa belle et charmante tête, dans laquelle, avec l'âge, s'accuse, de jour en jour, un peu plus le type de la mulâtresse. Elle regarde le monde d'un air intimidé, jetant dans l'oreille de Flaubert : 'il n'y a que vous ici qui ne me gêniez pas !' Elle écoute, ne parle pas, a une larme pour une pièce en vers de Hugo, à l'endroit de la sentimentalité fausse de la pièce... Ce qui me frappe chez la femme-écrivain, c'est la délicatesse merveilleuse de petites mains, perdues, presque dissimulées dans des manchettes de dentelle. » (voir www.academie-goncourt.fr/cr-testament)

Dîner chez Magny... Ces trois mots évoquant un petit restaurant parisien de la Rive gauche, depuis longtemps disparu, reviennent à maintes reprises dans les lettres et journaux intimes de la plupart des grands romanciers, critiques, historiens et savants français du XIXe siècle. C'est quelquefois un repas solitaire qui y est noté (...) mais le plus souvent il s'agit d'une des réunions bimensuelles qui, au cours des années 1860, réunissent au Restaurant Magny un groupe de personnalités remarquables du Second Empire. Les écrivains de l'époque qui ne sont pas invités à ces « Dîners Magny » les condamnent pour leur prétendu athéisme et l'impétueux critique catholique Barbey d'Aurevilly tonne contre « les fameux dîners qu'on fait au restaurant Magny contre Dieu ». Mais en fait le seul point commun qui réunit chez Magny ces hommes de lettres et ces savants est leur goût pour une société agréable et pour des franches discussions. (Baldick.11)

Pour plus d'informations :

Robert Baldick, *Les Dîners Magny*, Paris, Denoël, 1972.

Aline Alquier, « Quand George Sand dînait au Magny, le 'Trois étoiles' des lettrés... », *Les Amis de George Sand*, No 6, 1985, 32-37.

Le *Journal* des Frères Goncourt.

L'écriture, la place de l'auteur dans ses écrits

Flaubert (GF) – Mon roman va très mal pour le quart d'heure⁶. Vous ne savez pas vous ce que c'est que de rester toute une journée à pressurer sa malheureuse tête pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment comme un fleuve. Chez moi c'est un mince filet d'eau, il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah ! Je les aurais connus les « Affres du style⁷ » ! Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle. Voilà le vrai fond de votre ami.

Sand (GS) – Vous m'étonnez toujours avec votre travail pénible. Est-ce une coquetterie ? Ce que je trouve difficile, moi, c'est de choisir entre les mille combinaisons de l'action scénique qui peuvent varier à l'infini, la situation nette et saisissante qui ne soit pas brutale ou forcée. Quant au style, j'en fais meilleur marché que vous⁸.

GF – Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires ! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant violentes. Je ne sais plus comment il faut s'y prendre pour écrire, et j'arrive à exprimer la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Ainsi voilà deux jours que je tourne et retourne un paragraphe sans en venir à bout. J'en ai envie de pleurer à certains moments ! Je dois vous faire pitié ? J'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur. Je trouve même qu'un romancier n'a pas le droit d'exprimer son opinion sur quoi que ce soit.

GS – Ne rien mettre de son cœur dans ce qu'on écrit ? Je ne comprends pas du tout, oh mais, pas du tout. Moi il me semble qu'on ne peut pas y mettre autre chose. Est-ce qu'on peut séparer son esprit de son cœur ?

GF – Je me suis mal exprimé en disant « qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur ». J'ai voulu dire : ne pas mettre sa personnalité en scène. Je crois que le grand art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les Personnages et non les attirer à soi.

⁶ Il s'agit du roman qu'il intitula : *L'Éducation sentimentale*.

⁷ L'angoisse causée par l'écriture.

⁸ Le style ne donne pas d'angoisse à George Sand, elle ne s'en préoccupe pas autant que Flaubert.

L'hystérie, le masculin et le féminin

GF – Me traiter d'anachorète⁹ est peut-être une comparaison plus juste que vous ne croyez. Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches et puis c'est tout. A Croisset, les nuits sont noires comme de l'encre, et un silence m'entoure, pareil à celui du Désert. La sensibilité s'exalte dans un pareil milieu. J'ai des battements de cœur pour rien, chose incompréhensible, du reste, dans un vieil hystérique comme moi. Car je maintiens que les hommes sont hystériques comme les femmes et que j'en suis un. Quand j'ai fait *Salammô* j'ai lu sur cette matière-là « les meilleurs auteurs » et j'ai reconnu tous mes symptômes : j'ai la boule¹⁰, et le clou¹¹, à l'occiput¹². Tout cela résulte de nos jolies occupations. Voilà ce que c'est que de se tourmenter l'âme et le corps.

GS – Qu'est-ce que c'est aussi que d'être hystérique ? Je l'ai peut-être été aussi, je le suis peut-être, mais je n'en sais rien, n'ayant jamais approfondi la chose et en ayant ouï parler¹³ sans l'étudier. N'est-ce pas un malaise, une angoisse, causés par le désir d'un impossible quelconque ? En tout cas nous en sommes tous atteints, de ce mal étrange, quand nous avons de l'imagination ; et pourquoi une telle maladie aurait-elle un sexe ? Il n'y a qu'un sexe. Un homme et une femme c'est si bien la même chose que l'on ne comprend guère les tas de distinctions et de raisonnements subtils dont se sont nourries les sociétés sur ce chapitre-là. J'ai observé l'enfance et le développement de mon fils Maurice et de ma fille Solange. Mon fils était moi, par conséquent femme bien plus que ma fille qui était un homme pas réussi. En y pensant bien, ton état de surexcitation est probablement plus vrai, ou tout au moins plus fécond et plus humain que ma tranquillité sénile.

■ Au XIXe siècle, l'hystérie était vue comme une maladie dont souffraient les femmes.

■ Définition du dictionnaire Larousse :

« Décrite par Hippocrate comme maladie spécifique des femmes privées de relations sexuelles, l'hystérie est assimilée au Moyen-âge à une possession du corps humain par Satan. Après les observations de Pinel et d'Esquirol, Charcot classe l'hystérie parmi les affections du système nerveux. Freud détermine une 'structure hystérique de la personnalité' et montre que l'hystérie naît d'une confrontation permanente entre les souvenirs refoulés et la réalité. »

⁹ Un ermite, une personne qui mène une vie solitaire.

¹⁰ « Avoir une boule dans la gorge » veut dire être angoissé. Flaubert le voit comme un symptôme de l'hystérie.

¹¹ Il semble que Flaubert parle d'un furoncle (inflammation de la peau) à l'arrière de la tête. Ce qui veut dire que l'angoisse de l'écriture lui donne la fièvre et une infection. Il s'agirait de ce qu'on nomme aujourd'hui, une réaction psychosomatique. Ce qui explique pourquoi, il pense qu'il est hystérique.

¹² Partie arrière de la tête, juste au-dessus du cou.

¹³ En ayant entendu parler.

Le théâtre et les acteurs

GS – Je travaille à mon roman de cabotins¹⁴, comme un forçat¹⁵. Je tâche que ce soit amusant et explique l'art. C'est une forme nouvelle pour moi et qui m'amuse. Tu devrais bien me trouver un titre qui résumerait l'idée : « Le roman comique moderne ».

GF – Puisque votre roman roule sur les cabots, pourquoi ne pas l'appeler « Les gens de théâtre » ? Vous connaissez la matière à fond. Je ne redoute qu'une chose pour le livre, c'est votre indulgence. Car enfin ces gredins-là n'aiment pas l'art !

GS – Les artistes sont des enfants gâtés, et les meilleurs sont de grands égoïstes.

GS – Et *Le Candidat* ?

GF – Pour être un four¹⁶, c'en est un ! Ceux qui veulent me flatter prétendent que la pièce remontera devant le vrai public mais je n'en crois rien ! Je connais mieux que personne ses défauts. J'ai dupé le public avec le titre, *Le Candidat*. Les conservateurs ont été fâchés de ce que je n'attaquais pas les républicains. De même les communards auraient souhaité des injures aux légitimistes. Quand on a prononcé mon nom à la fin, il y a eu des applaudissements pour l'homme mais pas pour l'œuvre. Voilà la vérité.

GS – J'ai passé environ vingt-cinq fois par l'épreuve¹⁷. On ne voit jamais sa pièce, on ne l'entend pas, on ne la connaît plus, elle vous devient indifférente. De là vient la philosophie avec laquelle les auteurs qui par hasard sont artistes acceptent le verdict quel qu'il soit.

GF – Mon stoïcisme, ou mon orgueil, m'étonne moi-même ! Et quand j'en cherche la cause, je me demande si vous, chère maître, vous n'en êtes pas une des causes. Je me rappelle la première du *Marquis de Villemer* qui fut un triomphe, et la première des *Don Juan de village* qui fut une défaite. Vous ne savez pas combien je vous ai admirée, ces deux fois-là ! La hauteur de votre caractère m'édifia ! Et je formulai en moi-même cette prière : « Oh ! Que je voudrais être comme Elle, en pareille occasion ». Qui sait ? Votre exemple m'a peut-être soutenu ? Pardon de la comparaison !

Enfin, je m'en bats l'œil profondément¹⁸. Voilà le vrai.

Mais j'avoue que je regrette les mille francs que j'aurais pu gagner. Mon petit pot au lait est brisé¹⁹. Je voulais renouveler le mobilier de Croisset, bernique²⁰ !

GS – Le théâtre est difficile, bien plus difficile, cent fois plus difficile que la littérature à lire. Sur vingt essais, à moins d'être Molière et d'avoir un milieu bien net à peindre, on en rate dix-huit. Ça ne fait rien. On est philosophe, tu en as fait l'épreuve, on s'habitue vite à ce combat à bout portant, et on continue jusqu'à ce qu'on ait touché l'adversaire, le public, la bête. Si c'était aisé, si on réussissait à tout coup, il n'y aurait pas de mérite à accepter cette lutte diabolique d'un seul contre tous.

¹⁴ Cabot, cabotin sont des termes qui signifient acteur. Souvent il signifie un acteur qui a une haute opinion de lui-même. George Sand l'utilise ici pour faire référence aux acteurs mais sans connotation négative. Le roman auquel elle fait référence ici est celui qu'elle intitulerait *Pierre qui Roule*.

¹⁵ « Travailler comme un forçat » veut dire travailler dur.

¹⁶ Un four au théâtre veut dire un échec.

¹⁷ George Sand a écrit une trentaine de pièces de théâtre dont vingt furent représentées à Paris.

¹⁸ Je m'en fiche ou ça m'est égal.

¹⁹ Ses espérances sont brisées. Il fait référence à la fable de La Fontaine, « La laitière et le pot au lait ».

²⁰ Bernique veut dire : cela ne sera pas possible.

La guerre de 1870 contre la Prusse et la Commune de Paris

Le 13 juillet 1870, Bismarck, premier ministre prussien, envoie la dépêche d'Ems²¹ à Napoléon III. Le 19 juillet, la France déclare la guerre à la Prusse.

GF – Moi, je suis écœuré, navré par la bêtise de mes compatriotes. L'irréparable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme, qui n'a pour mobile aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus le voir. Le bon Français veut se battre, 1° parce qu'il est jaloux de la Prusse, 2° parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie, 3° parce que la guerre contient en soi un élément mystique, qui transporte les foules. L'effroyable boucherie qui se prépare n'a pas même un prétexte. C'est l'envie de se battre pour se battre. Je pleure les ponts coupés, les tunnels défoncés, tout ce travail humain perdu.

GS – Je trouve cette guerre infâme. Les hommes sont des brutes féroces et vaniteuses. Tu disais avec raison que pour travailler, il fallait une certaine allégresse. Où la trouver par ce temps maudit ?

GF – Comment, chère maître ? Vous aussi ! Démoralisée, triste ? Que vont devenir les faibles alors ? Moi j'ai le cœur serré, d'une façon qui m'étonne. Et je roule dans une mélancolie sans fond. Est-ce la suite de mes chagrins réitérés ? C'est possible. Mais la guerre y est pour beaucoup. Il me semble que nous entrons dans le noir.

Les guerres de races vont peut-être recommencer ? On verra, avant un siècle, plusieurs millions d'hommes s'entretuer en une séance ? Tout l'Orient contre l'Europe, l'ancien monde contre le nouveau ! Pourquoi pas ?

GS – Cette horrible expérience va-t-elle enfin prouver au monde que la guerre doit être supprimée ou que la civilisation doit périr ? Cette boucherie humaine met mon pauvre cœur en loques.

GF – Je suis arrivé à Paris lundi 15 août et j'en suis reparti mercredi. Je connais maintenant le fond du Parisien ! Et j'ai fait dans mon cœur, des excuses aux plus féroces politiques de 93. Maintenant, je les comprends ! Quelle bêtise ! Quelle lâcheté ! Quelle ignorance ! Quelle présomption ! Mes compatriotes me donnent envie de vomir. J'ai vu dans la capitale des ignominies qui vous vieillissent un homme.

Le 1er septembre 1870, l'armée française est écrasée à Sedan. Napoléon III est emmené en Allemagne. Le 4 septembre, la Troisième République est proclamée à Paris. Le 19 septembre débute le siège de Paris et en décembre le gouvernement se replie à Bordeaux. En Janvier 1871, Paris capitule, l'armistice franco-prussien est signé. Guillaume est proclamé empereur allemand. En février, l'Assemblée réunie à Bordeaux nomme Thiers, chef du pouvoir exécutif. Le 18 mars 1871, le peuple de Paris, humilié par le défilé des troupes allemandes après avoir souffert du siège de Paris, se révolte lorsque des lois répressives sont promulguées ; c'est l'insurrection de la commune de Paris. Le gouvernement Thiers se réfugie à Versailles. La France connaît une guerre civile, Paris vit un véritable cauchemar.

GF – Voilà la Commune de Paris qui en revient au Moyen =ge. Que dire des Socialistes qui imitent les procédés de Badinguet²² et de Guillaume²³ : réquisitions, suppressions de

²¹ Cette dépêche (note diplomatique) annonce la candidature Hohenzollern (c'est-à-dire de Guillaume Ier, roi de Prusse) au trône d'Espagne.

²² Surnom de Napoléon III.

²³ Référence à l'empereur de Prusse.

journaux, exécutions capitales sans jugement ! Ah ! Quelle immonde bête que la foule ! Et qu'il est humiliant d'être homme !

GS – C'est une grande douleur pour moi qui aime le prolétaire et qui n'ai jamais songé qu'à son avenir. Quel sera le contrecoup de cette infâme Commune ? Moi qui ai tant de patience avec mon espèce et qui ai si longtemps vu en beau, je ne vois plus que des ténèbres. On m'accuse de n'être pas assez républicaine : au contraire ! Je ne le suis pas à leur manière.

En mai, par le traité de Francfort avec la Prusse, la France perd l'Alsace et la Lorraine. Du 21 au 28 mai, pendant la « semaine sanglante », les Versaillais feront massacrer les derniers communards.

Le mariage.

GS – Je suis inquiète de ne pas avoir de tes nouvelles depuis longtemps. Je t'en veux de devenir sauvage et mécontent de la vie. Eh bien, pourquoi ne te marierais-tu pas ? Etre seul, c'est odieux. N'as-tu pas une femme que tu aimes ou par qui tu serais aimé avec plaisir ? Prends-la avec toi. N'y a-t-il pas un moutard dont tu peux te croire le père ? Elève-le, fais-toi son esclave, oublie-toi pour lui.

GF – Vivre avec une femme, me marier comme vous me le conseillez, c'est un horizon que je trouve fantastique. Pourquoi ? Je n'en sais rien. L'être féminin n'a jamais été emboîté dans mon existence. Et puis, je ne suis pas assez riche. Et puis, et puis... je suis trop vieux. Et puis trop propre, pour infliger à perpétuité ma personne à une autre. Il y a en moi un fond d'ecclésiastique qu'on ne connaît pas.

GS – Peut-être eût-il fallu dans ta vie l'emboîtement du sentiment féminin dont tu dis avoir fait fi. Je sais que le féminin ne vaut rien, mais peut-être que pour être heureux, il faut avoir été malheureux. Je l'ai été, moi, et j'en sais long ; mais j'oublie si bien !

GF – Je n'ai pas dit que je méprisais le « sentiment féminin », mais que la femme n'avait jamais été dans mes habitudes, ce qui est tout différent. J'ai aimé plus que personne. Toutes les tendresses me sont connues. Et puis le hasard, la force des choses fait que la solitude s'est peu à peu agrandie autour de moi. Et maintenant je suis absolument seul. Je n'ai pas assez de rentes pour prendre une femme à moi, ni même pour vivre à Paris pendant six mois de l'année. Il m'est donc impossible de changer d'existence.

Comparez ce que George Sand dit à Flaubert en 1872 et ce qu'elle écrivait dans une de ses premières nouvelles, *Lavinia* (1834) :

Lavinia déclare à l'homme qu'elle a aimé : « Je hais le mariage, je hais tous les hommes, je hais les engagements éternels, les promesses, les projets, l'avenir arrangé à l'avance par des contrats et des marchés dont le destin se rit toujours. Je n'aime plus que les voyages, la rêverie, la solitude, le bruit du monde, pour le traverser et en rire, puis la poésie pour supporter le passé, et Dieu pour espérer l'avenir. »

Dans ses romans des années 1830 (*Indiana*, *Lélia*, *Valentine* etc.), Sand a souvent montré la femme malheureuse dans le mariage.

La publication et la postérité

GF – Voilà une nuit et un jour que je passe avec vous. J’ai fini *Nanon* à 4h du matin et *Francia*²⁴ à 3h de l’après-midi. Ce sont deux excellents livres ; ils m’ont fait du bien.

GS – Je suis bien contente d’avoir un lecteur qui en vaut dix mille. Michel Lévy, mon éditeur, ne nous dit qu’au bout d’un an ou deux si ça s’est vendu. Quant à Buloz²⁵, quand nous avons affaire à lui, il nous déclare invariablement que c’est mauvais ou médiocre.

GF – Pourquoi publier ? Est-ce pour gagner de l’argent ? Quelle dérision ! Comme si l’argent était la récompense du travail ! Et pouvait l’être ! Cela sera, quand on aura détruit la spéculation. D’ici là, non ! Et puis comment mesurer le Travail, comment estimer l’effort ? Reste donc la valeur commerciale de l’œuvre. Il faudrait pour cela supprimer tout intermédiaire entre le Producteur et l’acheteur. Et quand même cette question en soi est insoluble. Car j’écris non pour le lecteur d’aujourd’hui mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter, tant que la langue vivra. Ma marchandise ne peut donc être consommée maintenant, car elle n’est pas faite exclusivement pour mes contemporains. Mon service reste donc infini, et par conséquent impayable.

GS – Tu veux écrire pour tous les temps. Moi, je crois que dans cinquante ans je serai parfaitement oubliée et peut-être durement méconnue. C’est la loi des choses qui ne sont pas de premier ordre. Mon idée a été plutôt d’agir sur mes contemporains, ne fût-ce que sur quelques-uns, et de leur faire partager mon idéal de douceur et de poésie.

²⁴ *Nanon* et *Francia* sont deux romans de George Sand.

²⁵ Directeur de la *Revue des Deux Mondes* dans laquelle parurent en feuilleton, un bon nombre des romans de George Sand. Lorsqu’il était directeur de la Comédie-Française, il demanda à Sand de lui écrire une pièce. *Cosima* fut jouée en 1840 ; ce fut un échec. Ses idées sur les malheurs de la femme dans le mariage ne passent pas au théâtre.

Dernières lettres

Nohant, 25 mars 1876.

J'aurais beaucoup à dire sur les romans de Mr Zola (...) *Rougon*²⁶ est un livre de grande valeur, un livre *fort*, comme tu dis, et digne d'être placé aux premiers rangs. Cela ne change pas ma manière de voir, que l'art doit être la recherche de la vérité, et que la vérité n'est pas la peinture du mal. Elle doit être la peinture du mal et du bien. (...) Que l'on montre et flagelle les coquins, c'est bien, c'est moral même, mais que l'on nous dise et nous montre la contrepartie : autrement le lecteur naïf, qui est le lecteur en général, se rebute, s'attriste, s'épouvante et vous nie pour ne pas se désespérer.

Comment vas-tu toi ? Tourgueniev m'a écrit que ton dernier travail était remarquable, tu n'es donc pas fichu comme tu le prétends ? Moi je vais mieux, après des crampes d'estomac à en devenir bleue, et cela avec une persistance atroce. C'est une bonne leçon que la souffrance physique quand elle vous laisse la liberté d'esprit. On apprend à la supporter et à la vaincre. On a bien des moments de découragement où l'on se jette sur son lit ; mais moi je pense toujours à ce que me disait mon vieux curé quand il avait la goutte : « Ça passera ou je passerai » (...)

Je t'embrasse et je t'aime...

Ton vieux troubadour.

George Sand

Sand écrira encore deux très courtes lettres à Flaubert le 30 mars et le 5 avril 1876. C'est sa belle-fille Lina qui écrit à Flaubert en mai pour une affaire en cours.

Paris, 29 mai 1876.

Chère maître,

J'ai beaucoup travaillé dans ces derniers temps. J'ai commencé un autre conte intitulé *Histoire d'un cœur simple*. Mais j'ai interrompu ce travail pour faire des recherches sur l'époque de saint Jean-Baptiste, car je veux écrire le festin d'Hérodiade.

Vous verrez que par mon *Histoire d'un cœur simple*, où vous reconnaîtrez votre influence immédiate, que je ne suis pas si entêté que vous le croyez. Je crois que la tendance morale, ou plutôt le dessous humain de cette petite œuvre vous sera agréable !

Adieu, chère bon maître. Amitiés aux vôtres.

Je vous embrasse bien tendrement.

Votre vieux Gustave Flaubert.

George sand tombe à nouveau malade le jour où la lettre de Flaubert arrive. C'est par les journaux que Flaubert apprend que son amie est malade.

George Sand meurt le 8 juin 1876 à 9 heures du matin.

Flaubert confie à Maurice : « Il m'a semblé que j'enterrais ma mère une seconde fois ».

Le 17 juin, il écrit à Melle Leroyer de Chantepie : « Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie. Elle restera une des illustrations de la France et une gloire unique.»

²⁶ Les *Rougon-Macquart* est le nom de la série de 20 romans que Émile Zola publiera de 1871 à 1893. Ces romans racontent « l'Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire ».

Catherine Masson, Wellesley College

Histoire de France pendant la vie de George Sand (1804-1876)

1789 Révolution Française.

I^{ère} République (21 septembre 1792 – 18 mai 1804)

21 septembre 1792 : abolition du pouvoir royal et proclamation de la République. Suffrage universel, mesures sociales.

La République devient conservatrice avec l'instauration du Directoire (1795), puis dictatoriale (Bonaparte) sous le Consulat (1799-1804). Elle prit fin lorsque le Sénatus-consulte du 28 floréal an XII (18 mai 1804) créa un empereur héréditaire.

Le calendrier républicain fut maintenu jusqu'au 31 décembre 1805.

Premier Empire (2 décembre 1804-1814)

Retour aux traditions monarchiques.

6 avril 1814 : abdication de Napoléon I^{er}. 3 mai : Louis XVIII est à Paris (1^{ère} restauration).

4 juin : publication de la charte qui limite le pouvoir royal. 1^{er} mars 1815 : retour de Napoléon, fuite de Louis XVIII et début des "Cent-jours". 22 juillet : abdication de Napoléon après Waterloo. 8 juillet 1815 : retour de Louis XVIII à Paris (seconde restauration).

La Monarchie Constitutionnelle

La Seconde Restauration – Louis XVIII (1815-1824)

Février-Mars : élections législatives, victoire écrasante des Ultras. 16 septembre : mort de Louis XVIII, son frère lui succède.

Le règne des Ultras – Charles X (1824-1830)

18 mars : adresse des 221 (députés) rappelant au roi le principe de la charte.

27-28-29 juillet 1830 : révolution à Paris, les "Trois Glorieuses".

9 août 1830 : Charles X abdique en faveur de son fils Louis-Philippe.

La Monarchie de Juillet - Louis-Philippe (1830-1848)

Plusieurs ministères vont se succéder : 1831, Périer, Soult. 1836, Thiers, Molé. 1839, Soult. 1840, Thiers, Soult-Guizot. (Conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte qui est enfermé à Ham en 1840).

22-24 février 1848 : révolution à Paris à la suite de l'interdiction d'un banquet. Abdication de Louis-Philippe I^{er} en faveur de son petit-fils, le comte de Paris.

25 février : formation d'un gouvernement provisoire auquel participe George Sand.

Proclamation de la République.

II^e République (25 février 1848 – 2 décembre 1852)

Rétablissement de la liberté d'expression, du suffrage universel.

23-24 avril 1848 : élection de l'Assemblée constituante, victoire des modérés. (Les républicains essaient d'appliquer le système socialiste de Louis Blanc.) Agitation socialiste → Journées sanglantes de juin.

10 mai : le gouvernement provisoire est remplacé par une commission exécutive.

23-26 juin : insurrection populaire à Paris et répression.

28 juin : Cavaignac, président du conseil. Décrets restrictifs sur la presse et les clubs.

20 décembre 1848 : Louis-Napoléon Bonaparte est élu à la présidence de la République (il est alors connu pour ses idées sociales).

Le parti de l'Ordre domine l'Assemblée Législative élue le 28 mai 1849. Dès juin 1849, conflit entre la droite et les républicains. De nombreuses lois réactionnaires sont votées (contre la liberté de la presse, etc.).

2 décembre 1851 : coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte. Dissolution de l'Assemblée Législative.

Second Empire (21 novembre 1852 – 4 septembre 1870)

Empire autoritaire en faveur de la bourgeoisie (1852-1860)

Essor économique en faveur de la bourgeoisie. Surveillance de la presse et des fonctionnaires. Début de la colonisation en Afrique et en Asie.

Empire libéral (1860-1870)

1864 : discours de Thiers sur les "libertés nécessaires".

Gambetta attaque l'Empire. Mouvements ouvriers → Grèves.

Guerre de 1870 contre la Prusse → Capitulation de Sedan.

Effondrement de l'Empire.

IIIe République (4 septembre 1870-10 juillet 1940)

4 septembre : l'Assemblée proclame la déchéance de Napoléon III (Badinguet) et l'établissement de la République.

17 février 1871 : l'Assemblée nomme Thiers, chef du pouvoir exécutif de la République.

18 mars : insurrection de la commune de Paris. Thiers s'installe à Versailles, et ensuite l'Assemblée.

21-28 mai : massacre des communards à Paris.

31 août 1871 : l'Assemblée se proclame constituante. Thiers est nommé président de la République.

24 mai 1873 : Démission de Thiers. Mac-Mahon est élu président.

16 septembre : fin de l'occupation allemande.

Echec d'une restauration monarchique.

En 1875, la République est définitivement établie (il aura fallu plus d'un siècle pour que la République soit vraiment installée en France – 1789-1870). Constitution de 1875.

L'Assemblée Nationale est remplacée par une chambre des députés à forte majorité républicaine.

30 janvier 1879 : Mac-Mahon démissionne. Jules Grévy est élu président de la République.

1880 : Ministère Jules Ferry. Lois sur la liberté de l'enseignement supérieur (loi sur l'enseignement secondaire des jeunes filles).

1881 : Loi Ferry sur la gratuité de l'enseignement primaire.